



Boubacar Traoré
en octobre à la
Fondation Cartier.
PHOTO LAWSON DAKU
N'KRUMAH

Boubacar Traoré, joueur de chants

Le chantre du blues-folk malien sera mi-décembre en concert à Paris et Evry pour défendre son dernier album, «Dounia Tabolo», enregistré en Louisiane.



Paris, Fondation Cartier, le 21 octobre. Le temps se suspend quelques minutes. Le dos voûté, surmonté de son éternelle gapette, Boubacar Traoré rejoue seul *Mali Twist*, le titre qui donne son nom à l'exposition consacrée à Malick Sidibé. Il en donne une version tout autre que l'originale, gravée sur bande à la radio nationale en 1963 et diffusée dès lors chaque matin. Plus d'un demi-siècle plus tard, les traits se sont tirés, les sillons se sont creusés, mais les mains demeurent agiles, malgré une voix plus fragile. Derrière, un cliché en noir et blanc de Sidibé rappelle que ce septuagénaire était alors un «blouson noir», le «*Elvis du Mali*» (sic) dont la légende dit qu'il fut le premier à adapter le twist en bambara. Il ne fut en tout cas pas le dernier à sérieusement twister les carrures carrées du rock pour faire remuer la jeunesse au son de la guitare électrique. «*C'était le temps de l'indépendance, de la fierté et de la joie. Il y avait beaucoup d'insouciance. Le président Modibo Keita était socialiste, mais nous étions libres. La vie nocturne, les surprises-parties, les clubs, c'était une chose; la politique c'était autre chose. Simplement, le gouvernement voulait développer à travers les biennales une politique artistique dans notre pays. Pour que tout le monde se rencontre, échange. Théâtre, musique, arts plastiques, c'était magnifique!*»

Hymnes. A l'époque, celui que l'on surnomme Kar Kar – «cassé, cassé» en bambara, pour ses terribles dribbles – voit se briser une carrière balle au pied, pour un vilain tacle. Ce sera, par contrecoup, la chance de sa vie : il en profite pour emprunter la guitare de son frère aîné, Kalilou, qui deviendra le pianiste des futurs Maravillas de Mali. «*Quand il m'a surpris en train de jouer, il m'a dit que j'avais un don. Que mon son lui rappelait la double gamme de la kora. Quand il est parti à La Havane, il m'a donné sa guitare italienne et sa Vespa.*» Surtout, l'aîné lui assure : «*Si tu joues comme ça, tu seras connu!*» Au milieu des

années 60, Kar Kar est une star qui, par la grâce d'une poignée de chansons, rayonne dans la sous-région. Mais il n'a pas un rond : il chante pour la gloire de son pays. «*Moi je suis noble, pas griot! Je n'étais pas censé vivre de la musique, je faisais ça pour le Mali. C'est ça le socialisme.*» Et quand un coup d'Etat éclate, en 1968, ses hymnes disparaissent des ondes, lui s'efface pour retourner dans sa ville natale, à Kayes. Il lui faudra vingt ans avant de revenir au premier plan.

Concordance des temps : comme le photographe célébré à la fondation Cartier, le guitariste sera redécouvert au sortir des années 80, alors qu'il trime à Paris dans les métiers du bâtiment au son «*du marteau-piqueur*». Dans les foyers de Clichy, puis de Belleville, ses compatriotes de galère lui demandent de jouer comme au bon vieux temps des sixties. L'innocence en moins, s'entend. Toujours est-il que des Britanniques – séduits par une cassette en forme de best-of – retrouvent sa trace, lui filent rendez-vous à un métro de Paris. A la clé, *Mariama*, un premier CD qui prend pour nom un de ses hymnes. Boubacar Traoré enchaîne par une tournée, 27 dates au Royaume-Uni. Une première dont il se souvient comme si c'était hier, pas la dernière : depuis il n'a plus arrêté. Il ne compte plus les *New Morning*, où «*c'est plein jusqu'au goudron!*»

Finies les folles années yé-yé, à un âge où d'autres songent à la retraite, Kar Kar devient le chantre d'un blues-folk malien, une approche *two-finger* à la guitare acoustique qui combine le blues américain aux pentatoniques du Sahel... Plus sombre, pas moins envoûtante, sa voix rappelle la profondeur mélancolique de celle de lointains parents qui ont traversé l'Atlantique. On le compare désormais aux apôtres du blues, lui se réfère avant tout à John Lee Hooker. «*En 1995, à Vancouver, sa fille m'a donné le tee-shirt de son père, en me disant que je lui faisais penser à son père quand il était jeune. J'étais très ému.*» Depuis, s'il a régulièrement tourné à travers les Etats-Unis, il n'y avait pas encore

enregistré. Et pourtant «*le mot blues, ce n'est pas du français. Comme le jazz et le rock. Ce sont des termes donnés par les Américains à toutes ces musiques qui remontent à l'esclavage, à la musique du Delta.*»

Jouvence. Il était temps pour le Malien de faire le voyage en sens inverse, histoire de remonter à la source d'une de ses inspirations. Il s'est retrouvé à Lafayette, au cœur de la Louisiane, à reprendre ses classiques sur *Dounia Tabolo*. Parmi lesquels un *Mali Twist* relooké et trois compositions originales. Moins d'une semaine, tout en prises directes, à l'ancienne, dans un studio où sont passés Bo Diddley et Muddy Waters, deux autres bluesmen dans les cordes. Outre ses désormais fidèles Alassane Samaké et Vincent Bucher, il a confectionné un casting sur mesure, taille patron, pour celui qui fut couturier dans une autre vie : Cedric Watson, dont les violon et washboard sonnent dans le plus pur style créole cajun ; Leyla McCalla, dont le violoncelle n'est pas sans rappeler le crin-crin de l'immense Zu Tereta ; et le guitariste Corey Harris, celui qu'il aida à venir jouer à Bamako en 2000, et qui fut le fil du film *Du Mississippi au Mali* de Martin Scorsese. Du Nigé au Mississippi, la boucle est bouclée. Comme un bain de jouvence qui permet d'irriguer le répertoire de ce personnage, dont le caractère bien trempé rappelle les héros du Delta plus qu'un épigone de Dick Rivers. «*Pour être un vrai bluesman, il faut avoir passé du temps à La Nouvelle-Orléans. Il y a tellement d'orchestres qui jouent cette musique dans les bars, avec un public de vrais connaisseurs. Chaque week-end, un guitariste peut faire dix concerts en deux soirs. Il n'y a que là-bas que j'ai vu ça.*» Pas même à Bamako ? «*Non, ce n'est plus la même chose. Le temps des années 60 est bien loin.*»

JACQUES DENIS

BOUBACAR TRAORÉ
DOUNIA TABOLO (Lusafrica).
Les 13 et 14 décembre au
New Morning (75010), le 15 au
Théâtre de l'Agora, Evry (94) dans
le cadre du festival **Africolor**.